





**Et la muse m'a
fait l'un des fils
de la Grèce.**

Gérard de Nerval

SOUS LE SIGNE DE NERVAL

Le relais

En voyage, on s'arrête, on descend de voiture ;
Puis entre deux maisons on passe à l'aventure,
Des chevaux de la route et des fouets étourdi,
L'œil fatigué de voir et le corps engourdi.

Et voici tout à coup, silencieuse et verte,
Une vallée humide et de lilas couverte,
Un ruisseau qui murmure entre les peupliers, -
Et la route et le bruit sont bien vite oubliés !

On se couche dans l'herbe et l'on s'écoute vivre,
De l'odeur du foin vert à loisir on s'enivre,
Et sans penser à rien on regarde les cieux...
Hélas ! une voix crie : « En voiture, messieurs ! »

Gérard de Nerval
Sylvie, Le village

EDITO

Dans l'édito du dernier numéro de Myrtho, consacré à une crise du langage, je m'interrogeais, entre autres termes, sur le sens actuel du mot « art » et j'ironisais sur l'emballage de l'Arc de Triomphe en septembre dernier.

D'une façon plus générale, je m'interroge sur la notion d' « art contemporain ».

De toujours les évolutions dans l'art ont provoqué des querelles entre les anciens, tenants d'une conception traditionnelle, et les adeptes de ce qu'ils considèrent comme la modernité.

J'avoue que l'art dit « contemporain » me laisse perplexe.

S'il me fallait expliquer mes réticences, je donnerais trois exemples.

En 1961, le Centre Pompidou expose sous vitrine l'une des boîtes de conserve –une centaine – dans lesquelles le plasticien italien Piero Manzoni a empaqueté ses propres déjections. L'œuvre, sublime exemple d' « arte povera », s'intitule « Merda d'artista ».

En 2015 Claude Lévêque installe dans les fossés du Louvre des slogans en lettres de néon. L'une de ses phrases, de couleur bleue : « Mon cul, ma vie, mes couilles ». Lumineux !

En 1997, à Londres, Damien Hirst plonge un requin dans un bassin de verre rempli de formol .

Certes ces exemples sont caricaturaux.

Je les ai trouvés dans le livre de Benjamin Olivennes paru en 2020 chez Grasset « L'autre art contemporain ».

La principale thèse développée par l'auteur est que l'histoire officielle de l'art contemporaine ne fait que recenser les avant-gardes .

« A partir des impressionnistes et de Van Gogh, toujours pour cette histoire officielle, commence le temps des avant-gardes. De 1870 à nos jours, l'histoire de l'art sera, non pas une succession de peintres, mais une succession d'-ismes. Impressionnisme, néo-impressionnisme (ou pointillisme), fauvisme, cubisme, futurisme, expressionnisme, Bauhaus, Dada, surréalisme, expressionnisme abstrait, Pop Art, Nouveau Réalisme, minimalisme, art conceptuel : faites une salle pour chaque avant-garde et vous aurez votre musée d'art moderne. »

Pour Olivennes, cette histoire « mythique » de l'art est fausse ;

« En revanche, aujourd'hui, en 2020 et non en 1870, des artistes véritables d'un immense talent, vivent dans le quasi-anonymat, loin des salles de vente, des grandes collections d'avant-garde, des commandes publiques, parce que l'art qu'ils pratiquent ne coche pas les cases de l'idéologie de l'art contemporain et de sa fausse histoire de l'art. »

Je n'énumérerai pas les peintres et artistes qui, selon Olivennes, de Giacometti à Sam Szafran, Trophéus ou Jean-Baptiste Sécheret jalonnent une autre histoire de l'art contemporain. Je ne m'attarderai pas davantage à dissenter sur un art que je ne pratique pas, dont je n'ai qu'une connaissance modeste, très partielle et livresque, mais je vous invite à lire ce livre que j'ai trouvé passionnant

Je relève encore un extrait.

« Il est humainement impossible d'aimer de la même façon Jeff Koons (puisque celui-ci est devenu la métonymie de l'art contemporain) et Vermeer. Or je ne peux renoncer à Vermeer. Et je sais grâce à Coppola, que l'admiration, l'émotion ou la beauté sont encore possibles en ce siècle, que ces critères ne sont pas datés, qu'aucune loi de l'histoire ne les a périmés. Vermeer et Coppola m'engagent à refuser Jeff Koons. »

Ainsi, je puis dire, sans mauvaise conscience, que j'ai peine à considérer comme œuvres d'art les productions de Jeff Koons, les compressions de César Baldaccini, ou le « vagin de la reine » d'Amish Kapoor.

Marcel Maillet

LES PAGES CLASSIQUES

« Pour moi

L'Europe est comme une seule grande ville

Pleine de provisions et de tous les plaisirs urbains

Et le reste du monde

M'est la campagne ouverte où, sans chapeau,

Je cours contre le vent en poussant des cris sauvages ! »

« Oh, les levers de soleil d'été sur les mers retentissantes

Et le silence des rivages vus au loin ! »

Valéry Larbaud



Antiquité

Originaire de Ur en Chaldée, Abram quitte sa région natale pour s'installer à Haram. Après la mort de son père Terah, à 75 ans, il reçoit de Dieu l'ordre de se rendre en pays de Canaan.

Abram partit, comme l'Eternel le lui avait dit, et Lot partit avec lui. Abram était âgé de soixante-quinze ans, lorsqu'il sortit de Charan.

Abram prit Saraï, sa femme, et Lot, fils de son frère, avec tous les biens qu'ils possédaient et les serviteurs qu'ils avaient acquis à Charan.

Ils partirent pour le pays de Canaan, et ils arrivèrent au pays de Canaan.

Abram parcourut le pays jusqu'au lieu nommé Sichem, jusqu'aux chênes de Moré.

Les Cananéens étaient alors dans le pays.

L'Eternel apparut à Abram, et dit : Je donnerai ce pays à ta postérité.

Et Abram bâtit là un autel à l'Eternel, qui lui était apparu. Il se transporta de là vers la montagne, à l'orient de Béthel, et il dressa ses tentes, ayant Béthel à l'occident et Aï à l'orient.

Il bâtit encore là un autel à l'Eternel, et il invoqua le nom de l'Eternel. Abram continua ses marches vers le midi.

Genèse 12 Traduction de Louis Segond pasteur protestant et théologien suisse (1810 – 1885)

Après une première alliance, Abram, à l'âge de 99 ans, conclut avec Dieu une seconde alliance. A cette occasion, son nom est modifié : « On ne t'appellera plus Abram ; mais ton nom sera Abraham, car je te rends père d'une multitude de nations ». (Genèse 19)

Depuis sept ans, Ulysse est retenu par la nymphe Calypso qui lui offre l'amour et l'immortalité. Mais l'homme « aux mille ruses » souhaite rejoindre Ithaque et retrouver son épouse Pénélope. Pressé par la déesse Athéna, Zeus envoie Hermès porter à Calypso l'ordre de libérer Ulysse. Le héros va reprendre la mer ; il lui faut pour cela construire un vaisseau neuf.

...Calypso revenait ; cette toute divine apportait les tissus dont il ferait ses voiles : en maître encore, il sut les tailler, y fixer les drisses et ralingues ; il amarra l'écoute ; enfin sur les rouleaux, il mit le bâtiment à la vague divine.

Au bout de quatre jours, tout était terminé.

Calypso, le cinquième le renvoya de l'île : elle l'avait baigné et revêtu d'habits à la douce senteur ; elle avait mis à bord une outre de vin noir, une plus grosse d'eau et, dans un sac de cuir, les vivres pour la route, sans compter d'autres mets et nombre de douceurs ; elle avait fait souffler la plus tendre des brises, un vent de tout repos... Plein de joie, le divin Ulysse ouvrit ses voiles .

Assis près de la barre, en maître il gouvernait ; sans qu'un somme jamais tombât sur ses paupières, son œil fixait les Pléiades et le Bouvier, qui se couche si tard, et l'Ourse, qu'on appelle aussi le Chariot, la seule des étoiles qui jamais ne se plonge aux bords de l'Océan, mais tourne en même place, en guettant Orion ; l'avis de Calypso, cette toute divine, était de naviguer sur les routes du large, en gardant toujours l'Ourse à gauche de la main .

Dix sept jours, il vogua sur les routes du large ; le dix-huitième enfin, les monts de Phéacie et leurs bois apparurent : la terre était tout près, bombant son bouclier sur la brume des mers...

Homère

L'odyssée Chant V

Traduction de Victor Bérard

Enée a quitté Troie . Sur terre et sur mer il est en proie au courroux redoutable de Junon. Elle a entendu dire que des Troyens est issue une lignée qui un jour abattra Carthage, la ville qu'elle préfère entre toutes et qu'elle souhaite voir régner sur le monde. Elle n'a de cesse de barrer aux Troyens l'accès au Latium. Depuis bien des années, Enée et les siens errent au hasard de la mer. Ils ont perdu de vue les côtes de Sicile et voguent sur la mer Thyrénienne. A la demande de Junon, Eole, le dieu des vents, provoque une formidable tempête ; plusieurs navires sont démembrés. Mais Neptune, dieu de la mer, s'émeut du sort qui accable les Troyens ; c'est lui le maître de la mer : il apaise les flots, met en fuite les nuages amoncelés et ramène le soleil.

Harassés, Enée et ses compagnons se hâtent de gagner le rivage le plus proche et s'orientent vers les côtes de Lybie. Au fond d'une baie profonde, c'est le bon endroit : une île en fait un port opposant sa barrière à la houle du large, qui se scinde sur ses flancs et se replie en nappes de vagues.

A droite et à gauche, des roches gigantesques, deux pics jumeaux menacent le ciel ; et puis, à leur pied, une large étendue d'eau calme fait silence.

Et au-dessus domine un rideau de verdure frémissante, une forêt obscure dont l'ombre fait frissonner.

Devant eux, au pied de la falaise, une caverne au plafond rocheux abrite des eaux douces et des sièges de pierre vive, séjour des nymphes.

Ici point d'amarre pour retenir les vaisseaux fatigués, point d'ancre en croc mordant pour le assujettir.

Enée s'engage là avec les sept navires qu'il a pu rassembler de toute sa flotte.

Pressés de toucher terre, les Troyens débarquent, prennent possession d'un rivage tant désiré et étendent sur le sol leur corps souillé de sel.

Avant tout, Achate a fait jaillir l'étincelle d'un silex, a recueilli le feu sur des feuilles, l'a entouré d'éléments bien sec pour le nourrir et, d'un geste vif, a enflammé ces brindilles.

Alors, bien que lassés de tout, ils disposent les dons de Cérès que l'eau a gâtés et les ustensiles de Cérès, et s'apprêtent à griller sur des flammes, à broyer sous une pierre.

Virgile

L'Enéide Chant I

Traduction de Paul Veyne

XVII ème siècle

L'automne des Canaries

*Voici les seuls coteaux, voici les seuls vallons
Où Bacchus et Pomone ont établi leur gloire ;
Jamais le riche honneur de ce beau territoire
Ne ressentit l'effort des rudes aquilons.*

*Les figues, les muscats, les pêches, les melons
Y couronnent ce dieu qui se délecte à boire ;
Et les nobles palmiers, sacrés à la victoire,
S'y courbent sous des fruits qu'au miel nous égalons.*

*Les cannes au doux suc, non dans les marécages,
Mais sur des flancs de roche, y forment des bocages
Dont l'or plein d'ambrosie éclate et monte aux cieux.*

*L'orange en même jour y mûrit et boutonne,
Et durant tous les mois on peut voir en ces lieux
Le printemps et l'été confondus en l'automne.*

Marc-Antoine de Saint- Amant

XIX ème siècle

Le voyage

Pour l'enfant, amoureux des cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !
Aux yeux du souvenir que le monde est petit !

Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,
Le cœur gros de rancune et de désirs amers,
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Berçant notre infini sur le fini des mers :

Les uns joyeux de fuir une patrie infâme ;
D'autres, l'horreur de leurs berceaux, et quelques-uns,
Astrologues noyés dans les yeux d'une femme,
La Circé tyrannique aux dangereux parfums.

Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent
D'espace et de lumière et de cieux embrasés ;
La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent,
Effacent lentement la marque des baisers.

Mais les vrais voyageurs sont ceux-la seuls qui partent
Pour partir, cœurs légers, semblables aux ballons.
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !

Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues,
Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,
De vastes voluptés, changeantes, inconnues,
Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom !

Charles Baudelaire Les fleurs du mal

Epiphanie

Donc, Balthazar, Melchior et Gaspar, les Rois Mages,
Chargés de neufs d'argent, de vermeil et d'émaux
Et suivis d'un très long cortège de chameaux,
S'avancent, tels qu'ils sont dans les vieilles images.

De l'Orient lointain, ils portent leurs hommages
Aux pieds du fils de Dieu, né pour guérir les maux
Que souffrent ici-bas l'homme et les animaux ;
Un page noir soutient leurs robes à ramages.

Sur le seuil de l'étable où veille saint Joseph,
Ils ôtent humblement la couronne du chef
Pour saluer l'Enfant qui rit et les admire.

C'est ainsi qu'autrefois, sous Augustus Caesar,
Sont venus, présentant l'or, l'encens et la myrrhe,
Les Rois Mages Gaspar, Melchior et Balthazar.

*

Juan Ponce de Leon, par le Diable tenté,
Déjà très vieux et plein des antiques études,
Voyant l'âge blanchir ses cheveux courts et rudes,
Prit la mer pour chercher la Source de Santé.

Sur sa belle Armada, d'un vain songe hanté,
Trois ans il explora les glauques solitudes,
Lorsqu'enfin, déchirant le brouillard de Bermudes,
La Floride apparut sous un ciel enchanté.

Et le conquistador, bénissant sa folie, dans la terre
Vint planter son pennon d'une main affaiblie
Dans la terre éclatante où s'ouvrait son tombeau.

Vieillard, tu fus heureux, et ta fortune est telle
Que la Mort, malgré toi, fit ton rêve plus beau ;
La gloire t'a donné la jeunesse immortelle.

José Maria de Heredia Les Trophées

Ma Bohème

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse, et j'étais ton féal ;
Oh ! là là ! Que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou,
Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais les gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

Arthur Rimbaud

XX ème siècle

L'appel des ports

La rade de Toulon, le port de Villefranche,
Les Lérins aux yeux purs,
Et Nice sur la côte aphrodisienne penchent
Des corbeilles d'azur.

L'escale de Ceylan, les nuits de Singapour
Les cuirassés d'Hakodaté,
Dans un halo mouvant de lumière, m'entourent
Et veulent m'emporter.

Eh bien ! c'est dit, je pars ; les grands embarcadères
Grinceront sous mes pas.
Je donne rendez-vous au prochain hémisphère,
Au café de l'endroit.

Nous vadrouillerons sur un rafiote de fortune
Pendant des mois sans fin.
Nous irons voir comment se comporte la lune
Sur l'Empire abyssin.

Et nous découvrirons peut-être l'Atlantide
Sans le vouloir,
Quelque part, par X degré de latitude
D'un pays noir.

Vous resterez ici dans vos maisons, à l'ancre,
Vous penserez à nous,
Dans les soirs d'or où le couchant est comme un
chancre
Sur le ciel mou.
Et nous nous saoulerons d'angoissants paysages,
Et des villes ensoleillées
S'approcheront en nous voyant sur les rivages.
Nous hanterons les quais

Lourds de clameurs, d'amour, de chaleurs odorantes
Et de noms étrangers ;
Notre équipe sera partout la plus violente,
On entendra hurler

...

Nos voix dans les bordels, les grands soirs de bagarre
Sur la côte d'Asie,
A Pera, Colombo, Hong Kong ; les plus bizarres
De nos amis

N'auront fait que vingt fois le tour de la planète ;
Ceux qui riront de nous
Se feront assommer à coups de casse-tête.
Nous entrerons partout

Par la force des poings. Puis quand notre équipage
Rassasié de bourlinguer
Sous de lointains soleils, à travers les naufrages
Parlera de s'en retourner,

Un beau jour nous vous reviendrons ; lorsque la hune
Criera : « Marseille à bâbord ! »
Vous verrez s'amarrer vainqueur de la Fortune
Notre galion d'or.

Louis Brauquier dans Et l'au-delà de Suez

« Il existe une légende autour de Louis Brauquier comme autour de Levet, de Toulet et de Larbaud.

Né en 1900 à Marseille, mort en 1976, agent des Messageries Maritimes, Brauquier fut en poste à Sydney, Nouméa, Alexandrie, Djibouti, Shanghai et Diego Suarez.

Loin des modes, des écoles et des engouements de son époque, cet homme libre, fier de son métier de négociant, consacra sa poésie au monde maritime, au mouvement des navires, à l'attente dans les ports et à la vie ailleurs.

Dans son « Voyage en Chine », Jules Roy a écrit : « Mon ami Brauquier... connaissait la gloire d'être l'un des plus grands poètes vivants méconnus et s'en trouvait orgueilleusement bien... »

Louis Brauquier s'impose aujourd'hui comme l'un des plus attachants nomades de la poésie française. »

Quatrième de couverture de « Je connais des îles lointaines »,

paru aux éditions « La petite vermillon » et qui regroupe toute l'œuvre poétique de Louis Brauquier.

A partir d'Irkoutsk le voyage devint beaucoup trop lent
Beaucoup trop long
Nous étions dans le premier train qui contournait le lac
Baïkal
On avait orné la locomotive de drapeaux et de lampions
Et nous avons quitté la gare aux accents tristes de
l'hymne au Tzar.
Si j'étais peintre je déverserais beaucoup de rouge,
Beaucoup de jaune sur la fin de ce voyage
Car je crois bien que nous étions tous un peu fous
Et qu'un délire immense ensanglantait les faces
énervées
de mes compagnons de voyage
Comme nous approchions de la Mongolie
Qui ronflait comme un incendie.
Le train avait ralenti son allure
Et je percevais dans le grincement perpétuel des roues
Les accents fous et les sanglots
D'une éternelle liturgie.

....

....

Je reconnais tous les pays les yeux fermés à leur odeur
Et je reconnais tous les trains au bruit qu'ils font
Les trains d'Europe sont à quatre temps
tandis que ceux d'Asie sont à cinq ou sept temps
D'autres vont en sourdine sont des berceuses
Et il y en a qui dans le bruit monotone des roues
me rappellent les proses lourdes de Maeterlinck
J'ai déchiffré tous les textes confus des roues
et j'ai rassemblé les éléments épars d'une violente beauté
Que je possède
Et qui me force.

Blaise Cendrars Extraits de

« Prose du transsibérien et de la petite Jeanne de France »

La « prose du transsibérien ... » est le récit que rapporte un jeune poète de seize ans d'un voyage de Moscou à Kharbine, capitale de la région la plus septentrionale de la Chine. Même si , à l'origine , Cendrars écrit parfois Jehanne avec un h, il ne s'agit pas de Jeanne d'Arc mais d'une fille de joie qui accompagne le poète.

Le poème paraît en 1913, illustré par les compositions en couleurs de Sonia Delaunay. Il se présente sous forme de dépliant comme un poème-tableau de deux mètres de haut.

Prête-moi ton grand bruit, ta grande allure si douce,
Ton glissement nocturne à travers l'Europe illuminée,
O train de luxe ! et l'angoissante musique
Qui bruit le long de tes couloirs de cuir doré,
Tandis que derrière tes portes laquées, aux loquets de
cuivre lourd,
Dorment les millionnaires,
Je parcours en chantonnant tes couloirs
Et je suis ta course vers Vienne et Budapesth,
Mêlant ma voix à tes cent mille voix
O Harmonica-Zug !

J'ai senti pour la première fois toute la douceur de
vivre,
Dans une cabine du Nord-Express, entre Wirballen et
Pskow.

On glissait à travers des prairies où des bergers,
Au pied de grands arbres pareils à des collines,
Étaient vêtus de peaux de moutons crues et sales...
(Huit heures du matin en automne, et la belle
cantatrice
Aux yeux violets chantait dans la cabine à côté)
Et vous, grandes places à travers lesquelles j'ai vu
passer

la Sibérie et les monts du Samnium,
La Castille âpre et sans fleurs, et la mer de Marmora
sous une pluie tiède !

Prêtez-moi, ô Orient-Express, Sud-Brenner-Bahn,
prêtez-moi
Vos miraculeux bruits sourds et
Vos vibrantes voix de chanterelles ;
Prêtez-moi la respiration légère et facile
Des locomotives hautes et minces, aux mouvements
Si aisés, les locomotives des rapides
Précédant sans effort quatre wagons jaunes
à lettres d'or

Dans les solitudes montagnardes de la Serbie,
Et, plus loin, à travers la Bulgarie pleine de roses.

Ah ! il faut que ces bruits et que ce mouvement
Entrent dans mes poèmes et disent
Pour moi ma vie indicible, ma vie
D'enfant qui ne veut rien savoir, sinon
Espérer éternellement des choses vagues.

*Valéry Larbaud Ode dans Les poésies de A.O.
Barnabooth*

L'Oregon trail

Et moi aussi j'ai pris la diligence
qui passe au large de Chimney Rock
dans l'herbe verte du souvenir

J'ai vu les sauges grises
de la rivière Platte
et les yuccas témoins du Poney Express
dans le soleil cheyenne

Les coyotes fuyaient devant nos montures
furtifs
comme les femmes des tribus sans retour

Au loin montait la poussière des troupeaux
mugissant vers les vieilles odeurs
nocturnes
de l'aventure morte

Et le long fouet sec
claquait dans le vent
sur les collines infinies
de Scriven's Ranch

Et j'entendais gémir les lents chariots mormons
dans les ornières
sous le regard fantôme des Indiens
Morts

Frédéric Jacques Temple

Xi'an. Tombeau du premier empereur.

**Les armées enterrées, qui protégeaient le tyran,
continuent leur marche impassible à travers le temps.
Le trésor est toujours debout.
Vivant.**

*

Puissance et grâce opèrent

**On voit le meilleur.
On pense au pire.**

**Kashgar. Cité de tous les départs, heureux,
malheureux.**

**J'essaie de démêler les fils de ma vie. Soyeuse,
Apparemment.
Lisse, apaisée, vue de loin...**

**ROUTE DE LA SOIE
NORD-EST**

Déception

**J'ai tout oublié de mon lundi. Journée sans
poids, sans relief .**

Nivellement.

**Sentiment d'étouffer,
d'être écrasé,
corps, esprit.**

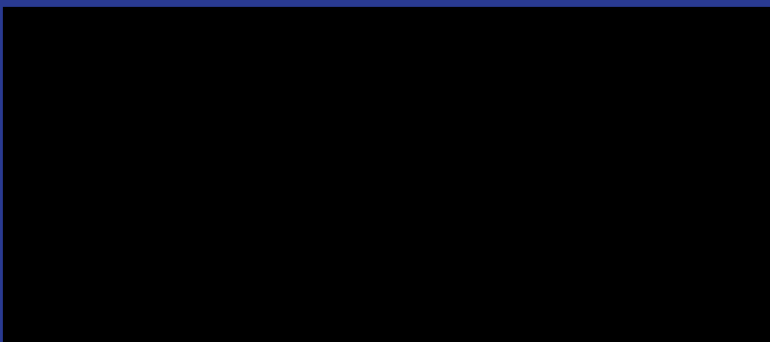
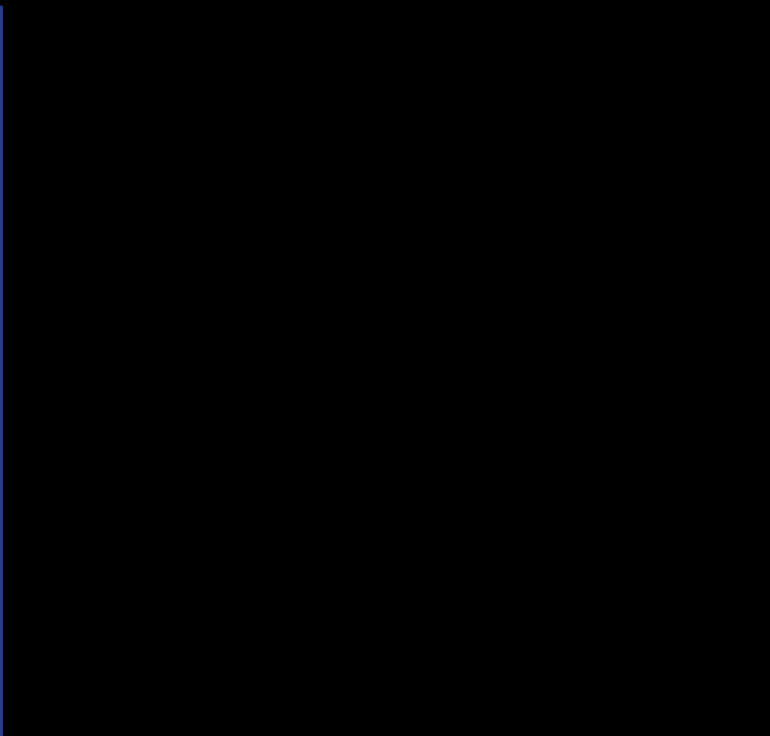
*

**Pollution.
Pollution.**

PREMIER CONTACT AVEC PÉKIN

Michel Dunand

MES POETES DE COEUR



Victor Segalen naît à Brest en 1878. Après des études classiques, il apprend la médecine et devient médecin de marine.

En janvier 1903, il est affecté sur l'avis « la Durance » et navigue en Polynésie. A l'occasion d'une mission aux îles Marquises, il acquiert aux enchères des bois sculptés par Gauguin, décédé trois mois auparavant, la palette du peintre et ses derniers croquis.

En 1904, séjour à Nouméa, puis escale à Djibouti où il enquête sur le séjour de Rimbaud, une quinzaine d'années auparavant.

Affecté en Chine, il embarque à Marseille en avril 1908. En août, il entreprend une expédition de dix mois en Chine Centrale puis s'installe à Pékin avant de rejoindre Tanjin où il enseigne la physiologie

Après un bref séjour à Paris, de juillet à octobre 1913 il repart en Chine pour une expédition archéologique (6000 km), consacrée aux monuments funéraires de la dynastie des Han (206 av. JC à 220 ap. JC).

En août 14, lors de la déclaration de guerre, il est rappelé en France, à Rochefort puis à Brest, puis, sur sa demande, près de Dunkerque comme médecin des fusiliers marins. Victime de gastrite aiguë, il est ramené à l'arrière.

En novembre 1916 il accepte de participer à une mission en Chine chargée de recruter des travailleurs chinois.

Il rentre en France en 1918 et son état de santé se dégrade : plusieurs crises de dépression dues peut-être en partie à l'opium dont il use depuis son premier séjour en Chine. En janvier 19, il est hospitalisé temporairement dans le service psychiatrique du Val de Grâce.

On le retrouve mort dans la forêt de Huelgoat (Finistère) le 21 mai 1919. Il a 41 ans. Les hypothèses de suicide n'ont jamais été confirmées.

L'œuvre littéraire de Victor Segalen, est abondante ; je ne rapporte que quelques titres parmi ses ouvrages les plus importants.

- « Les immémoriaux » paru en 1912 sous le pseudonyme de Max Anély : récit des derniers moments de la civilisation mahorie contaminée par les colonisateurs.

- « Stèles » paraît en 1912 à Pékin, destiné à un groupe restreint d'amis. Le livre est dédié à Paul Claudel que Segalen a rencontré pour la première fois lors de son premier voyage en Chine et pour lequel il éprouve une profonde admiration.

- « Peintures » paru en 1916 ; suite de descriptions d'œuvres d'art chinois.

- « René Leys » Paru en 1921 : roman qui se déroule au début du XXème siècle à Pékin.

- « Tibet » paru en 1963 : œuvre poétique ; 58 séquences, inachevé.

*Tous les textes ci-dessous sont tirés de **Stèles***

Eloge d'une vierge occidentale

La raison ne s'offense pas : certainement une vierge occidentale a conçu, voici deux mille années, puisque deux mille ans avant elle, Kiang-yuan*, fille sans défaut, devint mère parmi nous : ayant marché sur l'empreinte du Souverain Roi du Ciel.

Et enfanta aussi légèrement que la brebis son agneau, sans rupture ni grands efforts. Même le nouveau-né se trouva recueilli par un oiseau qui d'une aile faisait sa couche et de l'autre l'éventait.

Ceci est croyable. Le philosophe dit : Tout être extraordinaire naît d'une sorte extraordinaire : la Licorne autrement que chien et bouc ; le Dragon non pas comme lézard. – M'étonnerai-je si la naissance des hommes extraordinaires n'est pas celle des autres hommes ?

La raison ne s'offense pas . Certainement une vierge occidentale a conçu.

**Kiang-Yuan est une figure importante de la mythologie chinoise. Selon certaines versions son fils Qi serait le fruit d'une naissance miraculeuse : elle l'aurait engendré après avoir marché sur l'empreinte de pas de la divinité suprême Shang Di qui régit toute chose.*

Empreinte

Choun, Empereur, donnant investiture aux cinq classes de princes, leur confiait les tablettes de jade,

De contours stricts et d'ornements divers : deux colonnes, - un homme au corps droit, - un homme courbé, - des épis, - des joncs.

Mais il en gardait les empreintes. Parfois juxtaposant l'une à l'autre et prenant de sa main, il vérifiait l'authentique investiture.

◦

Celui que j'ai fait Noble de mon amitié, Prince du sang de mon cœur fraternel et Censeur à mon secret empire

Celui-là, n'a-t-il pas reçu le jade : - deux hommes penchés - pour emblème ? Il revient. J'ai gardé l'empreinte. Affrontons la double fidélité.

◦

Hélas ! oh hélas ! Les contours ne s'enferment plus ; les coins se heurtent et les creux tintent le vide : est-ce là le dépositaire choisi ? A-t-il perdu la forme de mon âme ?

Plutôt, est-ce mon âme dont la forme a gauchi ?

Edit funéraire

Moi l'empereur ordonne ma sépulture : cette montagne hospitalière, le champ qu'elle entoure est heureux. Le vent et l'eau dans les veines de la terre et les plaines du vent sont propices ici. Ce tombeau agréable sera le mien.

◦

Barrez donc la vallée entière d'une arche quintuple : tout ce qui passe est ennobli.

Etendez la longue vallée honorifique : - des bêtes ; des monstres ; des hommes.

Levez là-bas le haut fort crénelé. Percez le trou solide au pied du mont.

Ma demeure est forte. J'y pénètre. M'y voici. Et refermez la porte, et maçonnez l'espace devant elle. Murez le chemin aux vivants.

◦

Je suis sans désir de retour, sans regrets, sans hâte et sans haleine. Je n'étouffe pas. Je ne gémis point. Je règne avec douceur et mon palais noir est plaisant.

Certes la mort est plaisante et noble et douce. La mort est fort habitable. J'habite dans la mort et m'y complais.

◦

Cependant, laissez vivre, là, ce petit village paysan. Je veux humer la fumée qu'ils allument dans le soir.

Et j'écouterai des paroles.

Libation mongole

C'est ici que nous l'avons pris vivant. Comme il se battait bien nous lui offrîmes du service : il préféra servir son Prince dans la mort.

Nous avons coupé ses jarrets : il agitait les bras pour témoigner son zèle. Nous avons coupé ses bras : Il hurlait de dévouement pour Lui.

Nous avons fendu sa bouche d'une oreille à l'autre : il a fait signe, des yeux, qu'il restait toujours fidèle.

◦

Ne crevons pas ses yeux comme au lâche : mais tranchons sa tête avec respect, versons le koumys des braves, et cette libation :

Quand tu renaîtras, Tchen Houo-chang, fais-nous l'honneur de renaître chez nous.

Cité violette interdite

Elle est bâtie à l'image de Pei-king, capitale du Nord, sous un climat chaud à l'extrême ou plus froid que l'extrême froid.

A l'entour, les maisons des marchands, l'hôtellerie ouverte à tout le monde avec ses lits de passage, ses mangeoires et ses fumiers.

En retrait, l'enceinte hautaine, la Conquérante aux âpres remparts, aux redans, aux châteaux d'angles pour mes bons défenseurs.

Au milieu, cette muraille rouge, réservant au petit nombre son carré d'amitié parfaite.

Mais, centrale, souterraine et supérieure, pleine de palais, de lotus, d'eaux mortes, d'eunuques et de porcelaines, - est ma Cité Violette interdite.

Je ne la décris pas ; je ne la livre pas ; j'y accède par des voies inconnues. Unique, unique et solitaire, mâle étrange dans ce troupeau servant, je n'enseigne pas ma retraite : mes amis, si l'un d'eux songeait à l'Empire !

Or, j'ouvrirai la porte et Elle entrera, la toute puissante et la toute inoffensive

Pour régner, rire et chanter parmi mes palais, mes lotus, mes eaux mortes, mes eunuques et mes vases,

Pour - la nuit où elle comprendra – être doucement poussée dans un puits.

Victor Segalen

RÉFLEXIONS SUR LA POÉSIE

R

S'il est vrai, comme le dit Saint John Perse, que pour le savant « équipé de l'outillage scientifique » et le poète « assisté des seules fulgurances de l'intuition », « l'interrogation est la même », il n'est pas évident que le champ d'investigation le soit et le diplomate-écrivain Bourbon-Busset peut écrire dans « La nature est un talisman » que « chercher une vérité autre que scientifique c'est chercher Dieu ».

Il ne me semble pas exagéré de dire que cette affirmation convient à ces poètes que j'évoquais dans le dernier numéro de Myrtho et qui interrogent la nature pour essayer d'en comprendre les secrets.

Tous, lorsqu'ils essaient de décrypter les signes que leur adressent les éléments naturels, mettent en évidence le caractère mystérieux de la nature. - je note que le mot même de « mystère » est commun à la poésie et à la religion - Sous des vocables parfois différents, ils évoquent la présence d'un invisible qui précisément échappe à « l'appareil scientifique » ; ils disent même l'intuition d'un monde caché sous la réalité tangible.

Pierre Reverdy « Sur l'écran du ciel noir, au revers de la nuit, les signes lumineux, en langage secret, tissent le voile détendu de l'interminable mystère . »

Frédéric-Jacques Temple « Dès le premier matin / les aubes ont fleuri / sur le monde du mystère / dont la voix souveraine trace d'obscurs chemins / dans les déserts / et les angoisses / de la vie »

Jean-Vincent Verdonnet « Septembre achève son périple / il range le sextant les cartes / A chacun de ses mouvements / la feuille répète inlassable / l'empreinte qu'une main laissa / sur le carreau de l'invisible »

Philippe Jaccottet « Ce monde n'est que la crête d'un invisible incendie. »

Gilles Baudry « Entends l'appel / aussi profond que le vert des feuillages. / Reçois les ailes / mon âme. / Où que tu ailles / revêts la chair de l'invisible. »

Philippe Jaccottet « Je crois que j'ai bu l'autre monde. »

Jean-Vincent Verdonnet « En toi l'obscur a pénétré : de son battement essentiel / celui d'un monde parallèle »

Gilles Baudry « plus rien ne s'interpose entre ce monde et l'autre »

Ces poètes – je n'en cite que quelques-uns – accordent une place toute particulière à la lumière qui est en quelque sorte, si vous me permettez une telle contradiction dans les termes, une matérialisation intangible de l'invisible ; et cette perception de l'invisible et du mystère de la lumière les amène à évoquer la possibilité d'une éternité.

François Cheng « Tout le silence fulgure un chant / Dans l'éternité d'un jour gris »

Gilles Baudry « Allez dire au temps qui passe / de guingois / dans les horloges bras ballants / de moudre au ralenti / son grain pour que le chant / du balancier me donne / un avant goût de l'éternel »

Jean-Vincent Verdonnet « Le temps s'attarde dans l'enceinte / avec tant de complicité / que l'esprit insensiblement / à travers un chant de chorale / accède à cette entrevision / d'une éternité rencontrée / au cœur battant du paysage »

Gustave Roud « Un jour je fus admis vivant à l'éternel Ici même, dans cet espace d'eaux vives, de feuillages et d'oiseaux si vite rassurés. »

Philippe Jaccottet « La terre en cet endroit se creuse / Elle recueille l'eau dans ce bassin d'herbes couchées / je m'y abreuve longtemps / puis je m'appuie à la barrière de paille / Ah que l'on me fasse une tombe de ce vallon / Je vois au fond briller l'illimité »

Le mystère... l'invisible...un monde caché ... l'éternité... un cheminement – qui diffère du chemin scientifique - vers le sacré, le divin ; un questionnement sur la présence éventuelle des dieux, d'un dieu, de Dieu.

*François Cheng « Vers le dieu de passage / tu fais le geste d'invite »
« Ici venus, les dieux / ont caché leur secret ... »*

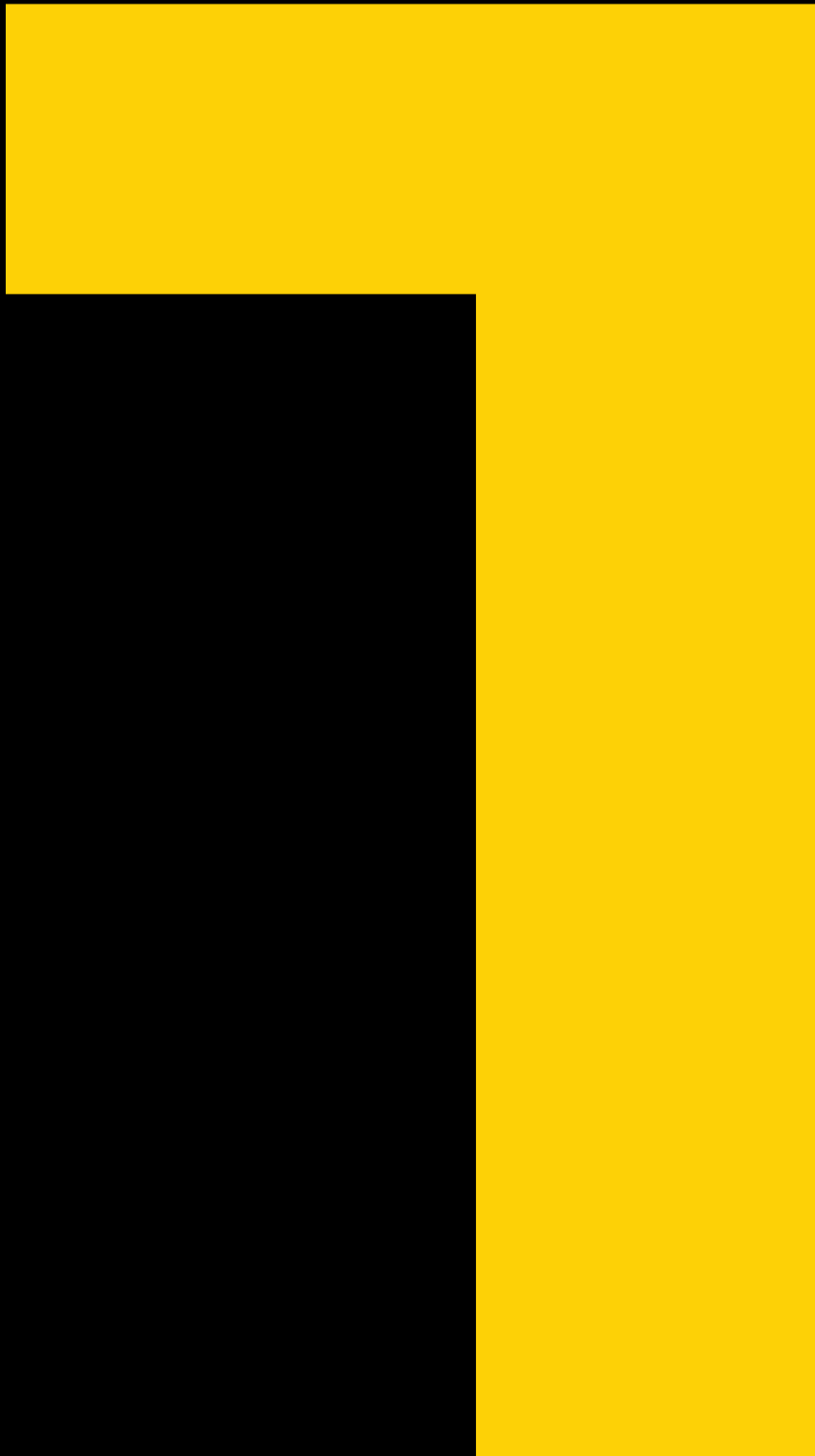
*Pierre Oster « Il y a comme un dieu sur ma nuque ! et comme un dieu sur mes reins. »
« Ami des dieux, ami des murs, j'implore ici leur aide... »*

Jean-Claude Renard « J'entrerais dans l'herbage où les jaguars couchés à côté des brebis / Devant les îles neuves / Ecoutent l'eau chanter avec les rouges-gorges / Que Dieu est plus profond que le secret de Dieu / Et le monde plus grand que le secret du monde ! »

S'il faut une conclusion à ce propos, je l'emprunterai à Pierre-Jean Jouve ; en 1924, il renie toute son œuvre antérieure pour inaugurer une nouvelle manière.

« J'étais orienté vers deux objectifs fixes : d'abord obtenir une langue de poésie qui se justifiât entièrement comme chant - pas un des vers que j'avais écrits ne répondait à cette exigence - ; et trouver dans l'acte poétique une perspective religieuse – seule réponse au néant du temps ».

PAGES DE MES AMIS POETES



Madame Marie-Jo Thabuis a reçu en avril dernier le prix Lucie Delarue-Marbrus de la Société des Poètes Français pour son recueil « Insaissable ».

Quelques poèmes tirés de ce recueil

Mutation

***La vie frémit dans les feuillages,
Les herbes dansent sous la brise,
Un saule en marge se déguise
Où le ruisseau dit les adages.***

***Vient l'heure au calme désuet,
Un souffle d'air est suspendu,***

***A l'automne qui s'est rendu
Le vent ambré reste muet.***

***Par les saisons intermédiaires,
Le cuivre aux arbres s'effiloche
D'un or saisonnier qui s'accroche
Mais la branche va s'en défaire.***

***En renoncement naturel,
Je reste immobile observant
Une onde grise s'élevant
Et vois l'ombre gagner le ciel.***

***La vie s'éteint dans les feuillages,
Les herbes plient sous la bise,
Le saule scelle ses adages.***

Blason pour les gueux

**De teintes s'enflammant
La terre se révèle
En automnes de roux
De gueules et de feux,**

**Tandis qu'au firmament
Le sillage d'une aile
Assigne d'un trait doux
Leurs armoiries aux cieux**

**Et les bois, noblement
Aux vents en ritournelle,
Jaspent d'or les remous
Des fontaines des dieux**

**Puis le temps, lentement
Etire en aquarelles
Les ombres brûle-tout
Dans le jour déjà vieux,**

**Sous les étoilements,
Aux heures sentinelles,
Sur son nid le hibou
Allume dans ses yeux**

**L'ultime éclatement
D'un brun soleil rebelle
Dont les princes jaloux
Cherchent l'ambre précieux**

**Mais aux couronnements
Des forêts éternelles,
S'anoblissent les loups,
Les errants et les gueux.**

Le grand manège

**Le monde est un grand carrousel
Aux jours sans fin reparaissant
Pour entonner les rituels
De vieilles maisons bruissant.**

**Tes saisons tournent grand manège,
En quatre temps, rythmes dansants,
Heures d'été, heure de neige
Avec des retours incessants.**

**Virez, virez, chevaux de bois
Vos socques scellées au cortège
Des attractions et de leurs lois
Qui tournoient et se désagrègent.**

**Oh ! Pégase clopin-clopant
On vous aura coupé les ailes
Les sabots pris au guet-apens
De vos rondes sempiternelles !**

**Tu les fais tourner grand manège
Tes étriers battant leurs flancs !
Mais ils fuient rêvant dans leur piège,
Tes grands coursiers aux galops blancs !**

Cantilène

**La nature n'a pas de mots
Mais souvent par vents et par brises,
Staccato ou pianissimo
Pause après pause vocalise.**

**Tant de mélopées susurrées
Scandent le branle des ramures
et dans ces mouvements sacrés
Elles arpègent en mesure.**

**Lorsque tout en frissons légers
S'ourle la mélodie du monde
C'est en impromptus passagers
Que mille musiques se fondent.**

**Dans les vallées des airs étranges
Sont entonnés soudainement
Mais l'on ne sait rien de ces anges
Soufflant de vains épanchements.**

**Quand la forêt sait, méchamment
Siffler fort le chant de Borée
Dès qu'un oiseau du bois dormant
Rêve en notes évaporées**

**La vie au rythme haletant,
Qu'elle l'accepte ou ne le veuille,
Le cœur battant à contre-temps,
Pleure un univers qui s'effeuille.**

**La nature n'a pas de mots
Ne parle pas mais nous soupire
Staccato ou pianissimo,
Toutes vérités à écrire.**

Noir alchimique

**Le soleil, aux jours détournés,
Laisse la lune
Prendre la nuit
Et lors qu'il cesse de brûler
Séléné commence à cendrer,**

Proche du sombre.

**Tel un cœur attristé s'éteint
Aux heures fraîches,
Astres fugaces,
Etoiles si hautes et loin,
C'est tout un ciel qui va et vient**

Pour trouer l'ombre.

**Là sont les ors rouges et blancs,
Telle la flamme
En alchimie
Et le grand œuvre flamboyant,
Dans son creuset refroidissant,**

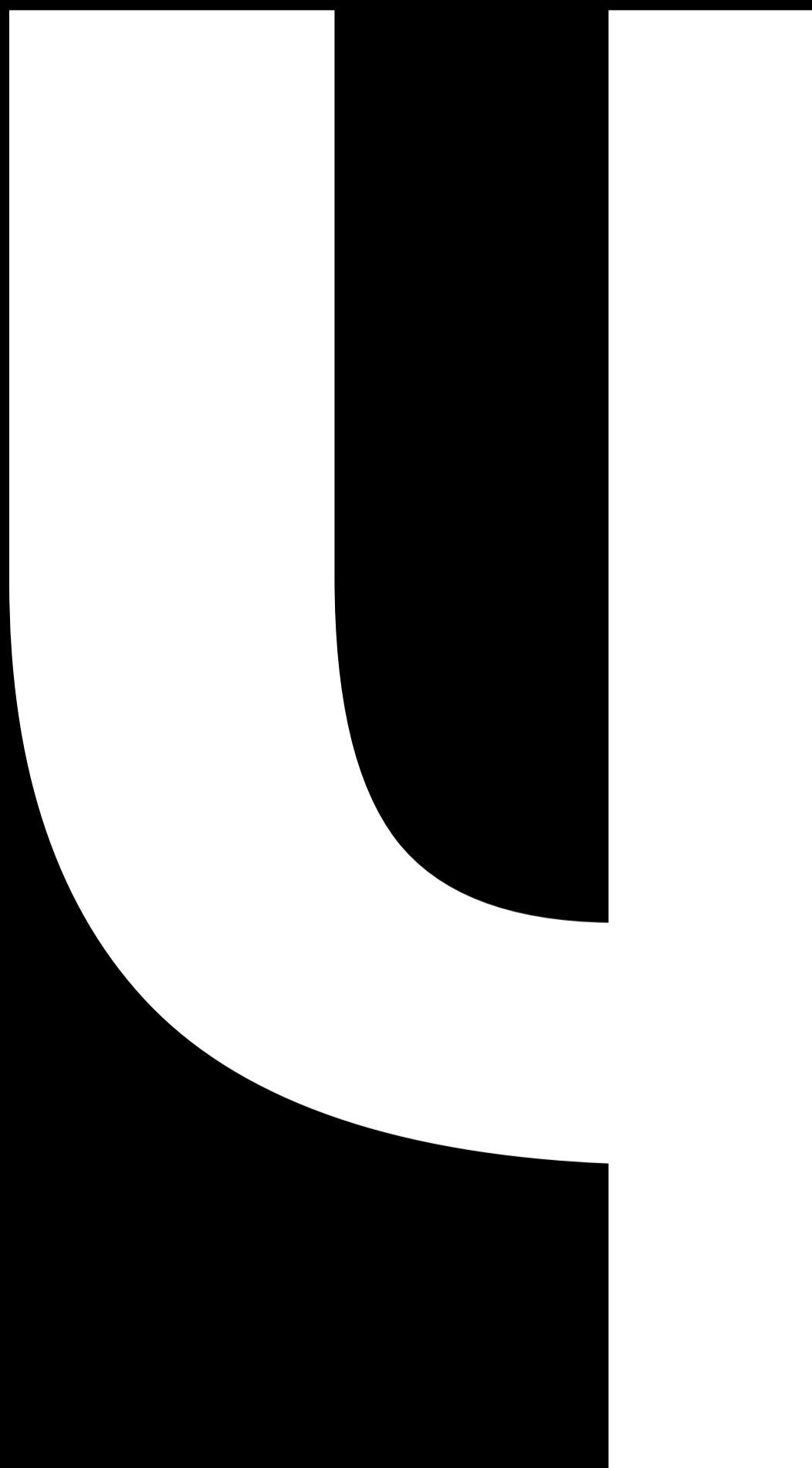
Bientôt s'effondre.

**Au fer battu de tes pilons
Toi-même pierre
Philosophale,
Dans tes astrolâtries de plomb
Laisseras tes sublimations**

Au tout se fondre.

Marie-Jo Thabuis

MES PAGES



L'hiver nous a conduits
aux banquises du ciel
De glacier en glacier
nous redescendrons vers l'été
à l'émeraude des rivières

Nous redresserons les murs
de calcédoine et de
basalte
et sur la haute falaise
aux doigts des pierres
nous rejoindrons l'oiseau
dans l'ascendance des meltems

Folegandros

*

Une aube froide et grise
de brume et sarcelle

Des soldats trop nombreux
à cette heure
dans ce jardin
puisque la victime consent

Les oliviers brandissent
et la pierre du chemin
psalmodie à voix basse
des lueurs endeuillées

La victime consent
et refuse le glaive :
Remets au fourreau ton épée

D'un buisson de buis
un merle furtif s'enfuit
Angoisse ... frisson
et dans le repli du regard la croix
sur le lieudit du Crâne

Jérusalem, Jardin des oliviers

Saurais-tu traverser l'eau
pour écouter celui
qui fut poète en Galilée
et vit descendre la colombe
sur l'Envoyé

Moi je suis une voix qui crie dans le désert

Tu scrutes la vague
et déchiffres la ronde des abeilles
mais saurais-tu traverser l'eau
pour écouter celui
qui fut prophète en Galilée
et purifia dans les eaux du Jourdain
le Maître
dont il disait qu'il était indigne
de dénouer le cordon de sa sandale

Galilée

*

L'acrobate de fête a voltigé sur son échine
Puissant, sûr de sa force
parmi les palmes et les acclamations
le taureau minoen s'avance

Il ignore le palais le labyrinthe
les passions monstrueuses
et les couteaux de sacrifice

La mer a vomi son écume de rage
Frémissent au loin les oliviers
Les vierges athéniennes ont expié le crime
Les rituels sont accomplis

Puissant sûr de sa force
le taureau minoen s'avance

Knossos

Dans le sourire de la korè
la candeur des neiges de l'Hymette,
les lueurs bienveillantes de l'aube
à la naissance des Cyclades,
la grâce de la vague voguant
sur les flots de la mer onduleuse

Dans le sourire de la korè
la tendresse de l'écume
caressant la falaise,
les gerbes de lumière
éclaboussant l'Égée
dans la folle magnificence de l'été grec

Aux lèvres de la Korè
l'esquisse d'une roucoulade
d'où d'envoleront des colombes,
la trémulation propre
à la feuillée de l'olivier sauvage,
la sérénité de l'étoile
dans un ciel déclos
où se perd le sable du temps

Le sourire de la korè
irradié
de l'éternité bleue des dieux

Athènes, Musée de l'Acropole

